L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Les fleurs se sont vengées !
Pages oubliées, Xavier de Maistre.
L'Apôtre.
Ma tante Véronique.
Vieux Cheval.
L'évasion de Louis XVII.
Leurs dimanches.
Marie la Modiste, feuilleton.
Mondanités, Chiffon.
Actualité, etc.

LA VÉRITÉ SE FAIT JOUR.

Une à une, elles tombent les odieuses calomnies répandues en vue pour nuire à la candidature de Paul Capdevielle.

Hier, c'étaient des travailleurs ayant été en l'emploi de la Commission du drainage dont M. Capdevielle est membre, qui venaient spontanément déclarer que M. Capdevielle, dans deux circonstances, avait voté pour qu'ils ne reçussent pas moins d'un dollar et demi par jour.

La veille, c'était un électricien de la compagnie du chemin de fer Orléans qui publiait une lettre faisant l'éloge de M. Capdevielle et prouvant qu'il était animé des meilleurs sentiments à l'endroit de la classe ouvrière.

Quelques jours suffiront pour faire disparaître toutes traces de ces mensonges, dont l'odieux retombera sur leurs auteurs.

M. Capdevielle a reçu hier, de deux hommes à la tête de grandes organisations ouvrières, l'assurance que nombre de travailleurs le savent leur ami, et que ceux qui ont pu croire un instant au méchant bruit mis en circulation, s'aperçoivent qu'ils ont été les dupes d'irresponsables menteurs.

C'est M. Flower et non M. Capdevielle, qui a répondu à une délégation de journaliers qui était allée lui demander une augmentation de salaire : "Il est préférable d'employer 150 hommes à 75 sous par jour, chacun, que d'employer 75 hommes à $1 50".

La réponse de M. Flower a été publiée à l'époque par les journaux.

LES POLITICIENS

—DE—

L'ILE DE CUBA.

Gualberto Gomez, nous apprennent des avis de La Havane, dit qu'il n'a pas l'intention de se joindre à la Ligue nationale cubaine ou au parti national cubain, mais de former un nouveau parti avec un programme auquel toutes les anciennes organisations révolutionnaires pourront se rallier et se rallieront.

"Au cas où les Américains déclareraient indépendante l'île de Cuba, a dit aujourd'hui Gualberto Gomez, le général Maximo Gomez serait probablement élu Président, car il a de nombreux partisans. Mais il ne resterait pas longtemps à ce poste. Maximo Gomez est tyrannique et dominateur, et le peuple de Cuba n'endurerait pas l'injustice qui prévaudrait certainement sous son administration.

Le parti de la paix le soutient actuellement, par la simple raison que ses partisans ne se rendent généralement pas compte que le parti que j'organise aura l'appui de tous les vieux éléments révolutionnaires, des hommes qui ont fait la guerre et qui connaissent Maximo Gomez.

Les deux partis sont entièrement incompatibles."

Or, les Cubains qui connaissent Gualberto Gomez, disent qu'il comptera principalement sur le vote des noirs et que quand il parle des hommes qui ont fait la guerre il désigne les noirs qui formaient indubitablement la plus grande partie de l'armée.

Il est clair que la nécessité d'union actuelle a jeté des hommes comme Quintin Bandera dans le parti national cubain, mais quand la scission s'opèrera à cause du caractère dominateur de Maximo Gomez, Gualberto Gomez, ayant les condées franches à l'égard de ce parti et de la Ligue, sera en position, d'après ses partisans, de dire qu'il n'a fait aucun compromis, mais qu'il a toujours suivi la même voie et soutenu les droits et les réclamations de ceux qui sont battus, c'est-à-dire des noirs.

Le Caoutchouc au Soudan.

Le caoutchouc est l'une des plantes qui, en ce moment, sont les plus attractives ; là où il se trouve et là où on peut le faire pousser songe aussitôt à se rendre le colon ; car le caoutchouc est l'objet d'un trafic rémunérateur que ses emplois si variés semblent devoir maintenir assez longtemps. C'est pourquoi le gouvernement du Soudan a fait faire des études sur les lianes à caoutchouc qui croissent en ce pays, par un botaniste, M. Chevalier.

La région soudanaise la plus riche en caoutchouc serait le plateau situé à quelques jours au sud-est de Sikass et où prennent naissance la Comoë et la Volta.

" En plusieurs points de ce district, dit M. Chevalier dans son rapport, notamment à Sindou, la densité des lianes atteint cinq cents pieds à l'hectare. L'exploitation n'a été commencée nulle part et les lianes atteignent parfois une grande taille. Près de Folo, j'ai mesuré un tronc qui avait 1 m. 30 de circonférence à la base et qui se divisait en dix rameaux ayant chacun la grosseur de la cuisse et d'une longueur de 15 à 20 mètres."

Entre Sikasso et Bobo-Dioulasso, les lianes sont assez communes, de belle taille et inexploitées. Autour de Bobo-Dioulasso, il existe quelques plateaux où elles abondent Il en est de même à Sau, à Sono et dans la résidence d'Odienné.

LA REINE RANAVALO.

Au cours d'un récent dîner qu'il a offert, à Rambouillet, à M. Laferrière, gouverneur général de l'Algérie, M. Loubet s'est enquis des nouvelles de la reine Ranavalo et a demandé comment elle supportait son exil.

M. Laferrière a pu rassurer pleinement le Président.

La reine de Madagascar, en effet, a manifesté à plusieurs reprises au gouverneur général sa vive satisfaction pour les égards dont on l'entoure dans sa villa de Mustapha, qu'elle commence à trouver infiniment plus comfortable que son palais de Tananarive.

Elle compte venir l'an prochain, comme tout le monde, visiter notre Exposition, et elle s'est déjà si bien acclimatée à nos mœurs qu'elle a demandé dernièrement pour certaines personnes de son entourage une croix et quelques palmes.

Le célèbre tableau dont on voit la reproduction ci-dessus représente une fille de Servius Tullus, un des premiers rois de Rome, passant sur le corps de son père tué dans une sédition.

INFERNET.

On va lancer, ces jours-ci, à Bordeaux, un nouveau croiseur protégé qu'on a baptisé *Infernet*. C'est un nom qui n'évoque de souvenirs précis que dans l'esprit d'un bien petit nombre de lecteurs. On peut même dire qu'il est à peu près inconnu de la plupart de ceux qui ne s'occupent pas spécialement d'histoire et de marine. Et rien ne saurait mieux démontrer combien la gloire est éphémère, et combien infidèle la mémoire de la foule. Car il n'y eut guère, au commencement de ce siècle, au temps où les héros se comptaient par centaines, de nom plus populaire, presque plus légendaire que celui d'Infernet. Enfant du peuple, parent de Masséna, engagé comme mousse dans la marine royale, il avait pris part à la guerre d'Amérique, était devenu matelot, timonier, pilote et s'était, en toutes circonstances, signalé à ses chefs par une extraordinaire bravoure. Mais, dépourvu de toute instruction, après vingt ans de services, il n'était point encore sorti du rang. Il n'en serait sans doute jamais sorti, si la Révolution ne lui avait ouvert tout à coup l'accès au grade d'officier. Nommé enseigne en 1792, il était, moins de deux ans après, capitaine de vaisseau. Malgré cet avancement rapide que justifiait, plus encore que son mérite personnel, la pénurie des cadres de la marine, Infernet était resté toujours le "brave matelot" que ses chefs savaient capable de tous les dévouements et de tous les héroïsmes, mais aux talents duquel ils n'auraient point confié la direction d'une affaire difficile. Aussi Infernet, immobilisé dans des missions de médiocre importance, fût-il demeuré à tout jamais obscur, si la bataille de Trafalgar, en lui fournissant l'occasion de déployer une intrépidité magnifique, ne l'avait soudainement placé au premier rang des héros de l'épopée impériale. Dans ce désastre, où la flotte française, par résistance désespérée, se fit une part de gloire égale à celle de ses vainqueurs, l'*Intrépide*, que commandait Infernet, et le *Redoutable*, commandé par Lucas, furent les deux navires de notre escadre qui s'illustrèrent par la plus belle défense. Coupé du reste de la flotte par l'attaque des Anglais, Infernet résista le dernier : cerné par sept navires ennemis, il luttait encore et refusait de se rendre, et, sous la canonnade qui l'assaillait de toutes parts, il n'amena son pavillon qu'après avoir épuisé toutes ses munitions et lorsque son bâtiment, désemparé, la carène ouverte, allait s'abîmer dans les flots. Les vainqueurs ne purent, du reste, s'emparer du navire. L'*Intrépide*, incapable de tenir la mer, fut incendié par eux sur le lieu du combat. Mais ils recueillirent, avec un profond respect et des témoignages de vive admiration, le capitaine et l'équipage qui s'étaient si vaillamment défendus. Transportés en Angleterre, Infernet et Lucas y furent l'objet d'ovations aussi enthousiastes que s'ils eussent combattu sous le pavillon britannique. On les renvoya en France sur parole en mars 1806. Napoléon les reçut avec la distinction que méritait leur bravoure et, tandis qu'il ordonnait la mise en jugement de l'amiral Villeneuve, il les nomma l'un et l'autre commandeurs de la Légion-d'Honneur. Mis à la retraite, en 1814, par la Restauration, Infernet, qui n'avait d'autres ressources que sa modeste pension, alla finir ses jours aux environs de Nice. Il y vivait dans une humble bastide, en tout petit bourgeois. On le rencontrait souvent, par les routes poudreuses, monté sur un âne gris, toujours en dispute avec cet animalet toujours indigné de son obstination : "Eh quoi ! s'écria-t-il, j'aurai fait virer de bord, sous le feu de l'Anglais, le vaisseau de Sa Majesté, et je ne ferai pas virer ce bourriquot !" Insensible à l'évocation de ce glorieux souvenir, la bête ne cédait point ; mais les paysans, témoins de la querelle, ne songeaient pas à s'en gausser. Dans le cavalier ridicule en lutte avec son âne, ils avaient reconnu le vieux héros de Trafalgar, et ils saluaient avec respect.

Un fait d'armes en Indo-Chine.

Du *Petit Parisien:*

Le transport *Calédonien*, arrivé dernièrement, a apporté la nouvelle d'un fait d'armes tout à l'honneur de M. Breugnot, chef de poste à Rua-Rao ; celui-ci vient, avec une petite troupe, de s'emparer de la personne de La-Sa, fils ou proche parent de l'ancien chef Muong.

Depuis quatre ou cinq ans, la région intermédiaire entre les bassins du Haut Song chu et du Haut Song ça était livrée aux agitateurs ; déjà, l'an dernier, La-Sa, qui était leur chef, avait réussi à échapper aux poursuites de l'inspecteur Cuvelier, chef de poste à Xam Then, et à se réfugier chez le fameux Phu-Tuong. C'est dans ce repaire que l'inspecteur Breugnot vient de donner la chasse à La-Sa et a pu enfin arrêter ce dangereux chef de bandes.

Sa capture est d'autant plus méritoire qu'elle délivre toute cette contrée des entreprises des pirates et qu'elle s'est effectuée dans la région la plus difficile de toute la chaîne annamitique, en dehors de toute communication et à cinq jours de marche de la base d'opérations.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

"The Sidewalks of New York" font toujours de belles recettes au Crescent Theatre. C'est une pièce très corsée, très mouvementée, bourrée d'effets dramatiques et de scènes saisissantes, qui a beaucoup d'attrait pour le public amateur de vives émotions.

Demain soir, première apparition de Leon Herrmann, le célèbre prestidigitateur, le digne fils du plus brillant élève de Robert Houdin. On se disputera les entrées, demain soir, au Crescent.

WEST END.

Ce qui plaît surtout au public amateur, dans les concerts que nous donne, chaque soir, l'orchestre Paoletti, c'est le choix des morceaux qui s'y exécutent. Rien que sur le programme d'hier soir, nous voyons figurer les meilleures compositions d'Adam, de Verdi, de Donizetti, de Lecocq, de Weber, de Souza ; à quoi il faut ajouter les scènes amusantes de Fr. Cushman et les vues du vitagraphe. Aussi y avait-il foule, hier, au West End.

DEPECHES

Télégraphiques

A PRETORIA.

Presse Associée

Prétoria, Transvaal, 15 septembre—L'exécutif a toujours en considération la réponse finale à la Grande-Bretagne.

Il a été demandé à tous les commandants d'envoyer immédiatement des rapports sur le nombre des Burghers aptes au service militaire.

La grève des matelots de South Shields.

Presse Associée

South Shields, Angleterre, 15 septembre—Deux vapeurs ont été obligés de se soumettre aux demandes des grévistes afin d'obtenir des équipages. L'un de ces navires est le «British Princess», de la Ligne Atlantic, dont c'est le premier voyage à New York.

M. Joseph Havelock Wilson, un radical représentant Middlesborough au parlement, a dit aujourd'hui :

Nous ne sommes pas arrivés au fort de la bataille, mais l'agitation doit être maintenue afin de réussir.

La crue du Danube.

Presse Associée

Munich, Bavière, 15 septembre—Le Danube et l'Inn ont encore grossi. Un bateau a chaviré et deux personnes ont été noyées. Les communications directes avec Vienne sont impossibles.

Deux importantes arrestations à Berlin.

Presse Associée—

Berlin, 15 septembre—Ch. Aller, le voleur de malle, qui s'est échappé de Sing-Sing, en 1895 et Sidney Wennie, l'escroc de Washington, ont été arrêtés à Frankfort.

TEMPERATURE

Du 15 septembre 1899.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	70	21
Midi.....	84	29
3 P. M.....	82	28
6 P. M.....	82	28

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 15 septembre 1899.
L'étiage à 7 heures A. M.

Stations.	Pleine bande à la rive, pieds.	Ligne du danger, pieds.	Hauteur, pieds.	Changements dans les dernières 24 h.
St-Paul.....	.....	14	5.6	0.0
Davenport.....	10	15	3.4	—0.1
St. Louis.....	32	30	6.4	—0.1
Cairo.....	44	45	15.9	0.0
Memphis.....	22	33	2.9	0.0
Helena.....	43	42	5.5	—0.1
Vicksburg.....	44	45	3.9	—0.2
Barbres.....	.....	.....	3.0	—0.1
Rivière Rouge.....	.....	.....	5.1	—0.2
Nile-Orléans.....	9	16	4.1	—0.1
Melville.....	.....	21	4.9	—0.1
Omaha.....	.....	18	7.6	—0.1
Kansas City.....	.....	21	7.3	—0.3
Pittsburg.....	30	22	5.7	0.9
Cincinnatti.....	45	50	5.8	0.0
Louisville.....	.....	28	3.5	0.1
Nashville.....	.....	40	0.7	0.0
Chattanooga.....	33	33	1.9	—0.1
Fort Smith.....	.....	22	2.1	—0.1
Little Rock.....	.....	23	3.0	—0.1
Arthur City.....	.....	27	5.4	—0.1
Fulton.....	20	28	3.0	0.0
Shreveport.....	21	29	0.4	0.1
Alexandria.....	32	33	1.4	—0.2
Camden.....	26	39	2.9	—0.0
Monroe.....	.....	40	0.5	0.2

PRONOSTIC

Il n'y aura pas de changement dans l'étiage des rivières dans ce district, mais la tendance à la baisse lentement continuera pendant deux ou trois jours.

POUR UN JOUR DE PLUIE.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

15 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

PREMIÈRE PARTIE.

III

FOUINARD ET CIE.

Suite.

A cette révélation, le comte pâlit, un frisson douloureux le parcourut de la tête aux pieds, mais il se remit vite.

—De quel enfant parlez-vous ? demanda-t-il, curieux de savoir jusqu'à quel point cet homme connaissait son secret.

—Il est inutile de jouer au malin avec moi, dit tranquillement le Fouinard en redressant subitement sa haute taille qu'il avait tenue voûtée jusque-là, je sais toute l'histoire.

Le comte tressaillit, mais demeura silencieux, tandis que le Fouinard, après l'avoir, pour ainsi dire, fouillé de son regard sournois, reprenait d'un accent empreint d'ironie menaçante :

—Oui, je sais tout ce qui s'est passé rue de l'Université, la veille et le lendemain de l'abandon du gosse ; et j'ose en profiter, aujourd'hui, pour prier très-respectueusement monsieur le comte de vouloir bien me tenir la bouche fermée par quelques faffots bleus.

Justement les affaires vont mal depuis quelque temps, je vieillis, j'ai besoin de me reposer ; ce petit capital d'une cinquantaine de mille francs, ou plus, me permettrait de me retirer à la campagne.

Et puis, mon silence vaut bien cela, car il s'agit d'abandon, de rapt, de justice et de scandale.

Oh ! je ne demande pas tout aujourd'hui, je me contenterai de ce que monsieur porte sur lui, et d'un petit traité pour le reste.

A cette condition, la justice ne saura rien.

—Je vous préviens, maître Dufresne, que l'intimidation n'a pas prise sur moi, dit le comte très froid, en mettant négligemment sa main droite dans sa poche.

—J'en suis désolé, vraiment ; j'avais cru que ce moyen suffirait pour m'obtenir vos bonnes grâces.

Mais qu'à cela ne tienne, j'ai d'autres arguments pour vous décider, acheva le soi-disant homme d'affaires d'un ton plus menaçant encore.

Allons, monsieur le comte, pas de résistance inutile, vous êtes pris ici comme dans une souricière, et je vous l'ai dit, j'ai grand besoin d'argent !

—Vous n'aurez rien de plus que le billet de cent francs promis.

—Nous allons voir ça.

Et comme M. de Presles, très calme et très froid d'apparence, se préparait à prendre son portefeuille, un léger bruit lui fit tourner la tête vers la seconde pièce.

La porte venait de s'entr'ouvrir doucement, un à un, les trois misérables compagnons du Fouinard se rangeaient silencieux et farouches en face du comte.

L'un d'eux, le joli brun frisé, tenait tout ouvert dans sa main le large couteau catalan dont la lame, jetant un éclair sinistre, attira soudain le regard de M. de Presles.

—Ah ! ah ! fit-il, tandis qu'une lueur s'allumait dans ses yeux gris, devenus subitement durs et tranchants, c'est un assassinat.

Eh ! bien, mes maîtres, gare à vos peaux de misérables !

—V'là d'abord pour la tienne ! rugit celui qu'on appelait Monseigneur du Surin, en bondissant l'arme levée sur le comte.

Mais il s'arrêta tout à coup le bras en l'air, comme paralysé ; et, ployant par degrés sur ses genoux, il se courba, gémissant, tandis que ses traits se contractaient sous l'action de la souffrance.

M. de Presles, prêt à tout avait saisi ce bras de la main gauche, et doué d'une force musculaire que sa vie aventureuse avait encore développée, il broyait le poignet du misérable dans l'étau vivant de ses doigts nerveux.

Le couteau tomba sur le plancher ; d'un geste prompt le comte posa le pied dessus, l'immobilisant.

—Allons, finissons-en ! cria le Fouinard de sa voix rauque et sourde.

En même temps, et comme si ces paroles eussent été un signal, les misérables, un instant terrifiés par la défaite de Monseigneur du Surin, se ruaient tous trois à la fois sur leur adversaire.

L'un d'eux, le petit blond d'apparence débile, saisit le comte à bras-le-corps, lui serrant les flancs à l'étouffer ; un autre essaya de paralyser les bras de la victime, tandis que le Fouinard explorait fébrilement les poches.

M. de Presles tenta vainement de secouer cette meute d'assassins.

Sous la pression du petit blond, il sentait ses forces diminuer, sa respiration haletait, une pâleur livide couvrait son visage aux traits contractés, une sueur d'angoisse mouillait ses tempes.

Cependant il n'avait pas perdu son sang-froid, et près de succomber enfin, comprenant l'impossibilité de se tirer de ce mauvais pas avec ses seules forces et son courage, il eut recours à la ruse.

Le Fouinard venait de réussir à enlever le portefeuille qu'il brandissait triomphant.

—Laissez-moi, cria M. de Presle, je vais signer ce que vous voudrez.

—A la bonne heure, gouailla férocement le Fouinard, monsieur devient raisonnable.

Là, vous autres, lâchez-le un peu, nous avons déjà un morceau de la galette ; respirons, s'il vous plaît !

L'étreinte quasi-mortelle de la Panthère se desserra ; en même temps l'autre bandit lâchait le bras droit de M. de Presles. Le Fouinard s'approcha de son bureau pour préparer l'engagement qu'allait contracter M. de Presles de lui verser cinquante mille francs.

Mais avec une rapidité d'exécution surprenante, celui-ci saisit son revolver et tira deux fois devant lui ; d'abord sur le petit blond dont la gorge fut traversée, puis sur le misérable qui lui retenait encore le bras gauche, et dont l'épaule fut déchirée.

Tous deux s'affaissèrent sanglants, les traits convulsés par la souffrance.

Sans perdre une seconde, le comte s'était retourné, avait décroché la chaîne de sûreté, entr'ouvert la porte, et faisant face de nouveau à ses agresseurs, il les maintint en respect, le revolver braqué.

—Maintenant, fit il d'un accent terrible, cependant assourdi, mon portefeuille, vite, ou je tire encore, et j'appelle.

En même temps, il reculait de façon à se trouver sur le seuil même, et retenait de son corps la porte ouverte, de sorte qu'il était à la fois dans la pièce et sur le palier.

Le Fouinard vit tout cela d'un coup d'œil, et la situation lui apparut extrêmement compromise.

Il avait mal calculé son affaire, la partie était perdue ; encore devait-il s'estimer heureux que M. de Presles, guidé jusque-là par le souci de ne point ébruiter ses affaires, et de n'y pas mêler la police et la justice, n'eût point parlé très haut.

Mais il était évident que, poussée à ses dernières limites, sa colère ne connaîtrait plus de bornes ; il ne garderait plus aucun ménagement.

Cependant le Fouinard eut une dernière hésitation, quelque chose comme le regret de n'avoir point réussi, et aussi la velléité d'une dernière tentative.

Il s'approcha de M. de Presles, l'air craintif, et tandis qu'il faisait mine de lui tendre le portefeuille de la main gauche, il essaya de saisir brusquement le revolver qui le menaçait encore.

Mais son mouvement mal combiné faillit lui être fatal ; le coup partit, se répercutant sinistrement dans les profondeurs de l'escalier, en même temps que la balle, brûlant ses oreilles, brisait les vitres de la fenêtre qui tombèrent avec fracas dans la rue.

Stupéfié, tremblant de rage et de terreur, le Fouinard se laissa brusquement arracher le portefeuille que le comte s'empressa de remettre dans sa poche.

Et, désormais indifférent au sort des misérables qu'il ne redoutait plus, il descendit l'escalier rapidement sans se retourner.

A peine était-il dans la rue que des cris retentissaient, compromettants au plus haut point.

—Au secours ! à l'assassin ! clamaient des voix diverses.

Sans perdre un instant, le comte, désireux d'échapper à des explications possibles, courut à la rue de Rivoli, aperçut un fiacre découvert, s'y installa d'un bond et cria au cocher :

Grand-Hôtel, très pressé, cinq